

Elisabeth Roudinesco

Conférence sur l'Europe

22 mars 2018-02-14

## **L'Europe : un bonheur tragique**

### **1 – Les facettes de l'Europe**

Je remercie tout d'abord Gilles Gressani et le groupe d'étude de géopolitique pour cette belle invitation qui me permet de réfléchir à nouveau à la situation de l'Europe : son histoire, sa géographie, sa cartographie, ses villes. Mais quelle Europe ? Celle du XVII<sup>ème</sup> siècle associée à la philosophie des Lumières ou au projet de Kant d'une paix perpétuelle (1795). Celui-ci visait à sortir les Etats de leur ancrage naturel, c'est-à-dire d'une situation de conflictualité, de guerre permanente, de loi du plus fort. Selon l'optique kantienne, la guerre est naturelle ce qui ne la rend pas pour autant légitime ou morale. Il faut donc sortir de l'état de nature.

S'agit-il au contraire de l'Europe des nations née de la Révolution et de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen et qui promettait que le bonheur était une idée neuve ? S'agit-il du printemps des peuples de 1848, printemps du libéralisme et du socialisme, aurore du communisme qui se concrétise dans la splendide phrase de Marx et de Engels : « Un spectre hante l'Europe, le spectre du communisme. Toutes les puissances de la vieille Europe se sont unies en une sainte alliance pour traquer ce spectre. »

S'agit-il d'une guerre interne à l'Europe elle-même, ce qui était postulé par Kant, une Europe contre une autre Europe ? Ce qui est, au passage, la problématique contemporaine. On a en effet le sentiment que tous les peuples d'Europe sont devenus, tant bien que mal, européens : les souverainistes opposent l'ancienne Europe des nations à l'Europe fédéraliste voulue par les libéraux et ceux-ci affirment d'ailleurs qu'une Europe du marché ne saurait être une vraie Europe politique. Quelle Europe donc ? Le désir d'Europe est là partout, mais quel désir ?

Quant aux populistes ils ne sont pas à proprement parler anti-européens mais ils constatent que les peuples ne veulent pas de l'Europe telle qu'elle est devenue, l'Europe du marché : strictement financière, anonyme, vouée à toutes les facettes d'une perte d'identité (j'y reviendrai), d'une dissolution des frontières, d'une exploitation sauvage des pauvres par les riches et d'une expropriation, par un capitalisme fou, de toutes les cultures : fromages de chèvre du terroir remplacés par des produits reconstitués, viande labélisée vendue comme une chose (et pas comme un animal) par la grande distribution, fruits aux pesticides, plats cuisinés chimiquement, mortifères, disparition des cultures anciennes (art, littérature, au profit d'une généralisation de *Disney Land* sur fond de logo coca-cola).

En bref, une Europe de cauchemar sortie des directives de Bruxelles et qui suscite ensuite toutes les rumeurs possible et tous les complotismes. Et du coup les populistes adhèrent à la thèse du « grand remplacement » à cette idée que l'Europe trop libérale et sans frontières serait livrée à des envahisseurs d'un autre monde et à une religion totalitaire : l'islam. On le voit particulièrement en Italie, en Autriche, en France, dans des discours de polémistes.

On sait d'ailleurs que toutes sortes de théories fleurissent pour analyser et penser cette Europe introuvable. Les uns revendiquent l'idéologie populiste comme une vraie révolte populaire, quitte à s'allier dangereusement à des mouvements chauvins et nationalistes. Je pense par exemple à cette gauche anticapitaliste qui, ayant abandonné l'internationalisme véritable, se replie sur des combats d'un autre âge : contre les « riches » parce qu'ils sont riches et pour les pauvres parce qu'ils sont pauvres – le fameux « les gens » contre « la caste » de Mélenchon - en ayant l'air d'oublier que les mouvements progressistes se sont constitués contre ce simplisme qui essentialisent des situations sociales et psychiques ?

Car le populisme européen qui s'appuie sur l'idée du remplacement a aussi sa théorie du remplacement puisqu'elle a substitué le peuple à la foule avec comme objectif l'idée qu'il faudrait réduire l'influence des élites et des corps intermédiaires, c'est-à-dire le contre-pouvoir et les remplacer par une sorte de démocratie directe, un bonapartisme avec un chef puissant et des masses s'exprimant directement sur des réseaux sociaux.

Cette tendance existe dans tous les pays européens y compris en France et on le perçoit fort bien dans le rejet des élites, des politiques et dans l'anti-intellectualisme. Il y a un certain populisme par exemple dans l'idée que les réseaux sociaux doivent se substituer à la loi en dénonçant publiquement les auteurs de délits économiques ou sexuels. Cela peut être utile mais on en voit très bien la limite : chasse au sorcières, justice expéditive, dénonciations en chaîne, etc.

Quand on parle d'Europe, on pense au rêve hugolien des Etats-Unis d'Europe, au rêve que le berceau de la démocratie et de la République – phénomènes européens – puisse étendre son modèle à la planète. Et pourtant, l'Europe c'est aussi l'Europe colonisatrice, celle qui a asservi les peuples non européens pour leur imposer un modèle : notamment la Grande Bretagne et la France. Toutes deux ont créé un empire, le premier sur des fondements commerciaux, en conservant les communautés soumises à sa domination, le deuxième sur des bases idéologiques avec pour objectif une « mission civilisatrice ». Le colonialisme français était moins économiste qu'idéologique et culturel puisqu'il avait pour projet d'émanciper les peuples dits « inférieurs » au nom des droits de l'homme et de les faire sortir de l'obscurantisme en détruisant leur culture. Projet progressiste, certes, mais qui n'en n'était pas moins un asservissement.

Dans les années 1880, c'est Jules Ferry, fondateur de l'école laïque et républicaine qui s'est montré le plus virulent contre les races jugées inférieures. Mais ce qui est frappant aussi, et plus encore en France, c'est qu'il y a toujours plusieurs Europe. C'est en effet l'Europe elle-même qui a suscité aussi les plus belles révoltes contre l'asservissement qu'elle produisait. Si la France a prôné un colonialisme dur, elle a aussi été à l'origine d'un puissant mouvement anticolonialiste. Et pour en comprendre l'origine, il faut remonter à l'affaire Dreyfus et à la naissance de l'intellectuel engagé. Dreyfusards contre antidreyfusards, telle fut la scène primitive

des grandes passions françaises un siècle après la révolution. De Clémenceau à Sartre (le célèbre Manifeste des 121 en faveur de l'insoumission) en passant par Zola et par Aimé Césaire (je l'inclus bien entendu comme intellectuel français avec son discours sur le colonialisme de 1950) il y a toujours eu une France contre une autre France.

Clemenceau, futur défenseur de Dreyfus, homme de droite plutôt nationaliste, défenseur de la Révolution s'est attaqué à Jules Ferry en 1885 : « Races inférieures ! Races supérieures (...) Tout cela n'est rien d'autre que la proclamation de la puissance sur le droit. L'histoire de la France depuis la Révolution est une vivante protestation contre cette prétention. »

L'Europe, ce sont aussi des villes. Berlin, Vienne, Londres, Rome, Paris, Lisbonne, Madrid, Athènes, etc. Et je le dis d'autant plus que l'histoire de la psychanalyse est celle d'une géo-psychanalyse, dont le territoire archéologique serait celui des villes, toutes semblables et toutes différentes les unes des autres mais qui ont en commun de favoriser la révolution de l'intime, la confrontation entre soi et soi.

Comme le souligne Salvatore Vega dans son commentaire du très beau livre de Georges Steiner, *Une certaine idée de l'Europe* (publié en 2005) cinq axiomes définissent le monde européen Le premier est celui des cafés : «L'Europe est celle de ses cafés.» Le deuxième est son paysage humanisé : «L'Europe a été et reste "parcourue à la marche".» Les noms de ses rues et de ses places sont le troisième critère qui fait de l'Europe un lieu de mémoire par excellence. Le quatrième est celui de deux cités, Athènes et Jérusalem. «Etre européen signifie chercher à négocier sur le plan moral, intellectuel et existentiel les idéaux et les praxis contrastés de la cité de Socrate et de celle d'Isaie.» L'ultime critère est la conscience de sa propre contingence et de la possibilité de son propre effondrement.

Un thème cher à Paul Valéry, qui évoque sa beauté et l'horreur du siècle à peine conclu, ce que j'appelle le « bonheur tragique ». Car l'Europe a inventé les démons de sa propre destruction mais aussi le remède à cette destruction.

Il y a encore une autre Europe, celle décrite par Stefan Zweig dans *Le monde d'hier* (1940 et publiée à titre posthume après le suicide de son auteur) cette belle Europe qui incluait la MittelEuropa, celle qui a été le berceau de certains grands mouvements d'émancipation : socialisme, féminisme, psychanalyse, sionisme. Cette

Europe dont on ne peut qu'avoir la nostalgie, L'Europe des plus belles années de Freud qui est celle de la *Belle Epoque*, celle où les intellectuels se sentaient encore l'élite des nations, est aussi celle des personnages de Proust et des patients freudiens qui sont comme les héros de Zweig, de Thomas Mann ou de Italo Svevo, les représentants d'une bourgeoisie riche et cultivée qui avait éprouvée une réelle attirance pour les séductions de l'aristocratie déclinante devenue elle-même bourgeoise et qui avait renoncé à l'exercice du pouvoir pour se consacrer à la quête de soi cherchant ainsi à accéder au temps retrouvé : illusion d'une existence vouée à sa propre fin. Juifs et déjudaïsés, Freud et Proust se sentaient à la fois extérieurs à la société dans laquelle ils baignaient et attachés à ses moeurs et à ses traditions familiales.

Aussi bien savaient-ils l'un et l'autre décrire avec lucidité les différentes sphères de ce monde qui était profondément le leur : les grands bourgeois, les parvenus, les domestiques, les marginaux. Et puisque *La Recherche* s'achève au lendemain de la Première guerre mondiale, comment ne pas voir qu'elle met en scène l'histoire même d'une classe sociale dont l'idéal européen était traversé, depuis la montée des nationalismes et de l'antisémitisme, par la conviction qu'elle ne se survivrait à elle-même qu'en transformant chaque destin singulier en une oeuvre d'art? On en retrouve évidemment la trace dans le beau film de Jean Renoir, *La grande illusion* (1937) avec les deux personnages incarnés par Pierre Fresnay et Eric von Stroheim.

Cette Europe d'hier, pleine d'un bonheur tragique se contemplait dans le miroir de son ennui et sa bourgeoisie, la plus cultivée du monde occidental, avait omis de prendre en compte la grande misère des peuples : «Nous ne voyions pas les signes de feu inscrits sur le mur, écrira Stefan Zweig à son propos, et, inconscients comme jadis le roi Balthazar, nous nous gorgions de tous les mets délicieux de l'art, sans jeter vers l'avenir des regards anxieux. Et c'est seulement lorsque des dizaines d'années plus tard, toits et murailles s'effondrèrent sur nos têtes que nous reconnûmes que les fondations étaient depuis longtemps sapées et qu'avec le siècle nouveau avait débuté la ruine de la liberté individuelle en Europe.»

L'Europe continua à être tragique puisque à peine la paix revenue, elle fut traversée par le fascisme et le nazisme. En Italie au lendemain de la Première guerre mondiale et en Allemagne très peu de temps après. Quinze ans séparent les traités

de démantèlement des Empires centraux et la prise du pouvoir par Hitler en 1933 qui annonce une dévastation complète de l'Europe.

En bref, il semble bien que pour faire l'Europe, il faille toujours défaire ou déconstruire une *autre Europe*. L'histoire de l'Europe, c'est l'histoire des métamorphoses de l'Europe, une partition baroque.

## 2 – La question du bonheur en Europe

«Je crois toujours, disait Gabriel Péri, à la veille de son exécution par les Nazis en 1941, que le communisme est la jeunesse du monde et qu'il prépare des lendemains qui chantent.» Cette phrase rappelle celle de Saint-Just, prononcée le 3 mars 1794, alors que la France était menacée d'invasion: «Que l'Europe apprenne que vous ne voulez plus un malheureux sur la terre ni un oppresseur sur le territoire français; que cet exemple fructifie sur la terre (...) Le bonheur est une idée neuve en Europe.» Mais, en contrepoint, je songe aussi à ces mots de Talleyrand qui ont servi de titre, en 1964, à un très beau film de Bernardo Bertolucci : «Celui qui n'a pas vécu au dix-huitième siècle avant la Révolution ne connaît pas la douceur de vivre et ne peut imaginer ce qu'il y a de bonheur dans la vie. »

On peut toujours se réclamer d'un temps sans cesse suspendu entre l'avant et l'après. L'espoir, la patrie, l'héroïsme: ces thèmes liés à une conception révolutionnaire du bonheur semblent avoir disparu de la société européenne. Ces sociétés sont dépressives et angoissées et de plus en plus à mesure que se sont effacées à la fin du XXème siècle les références patriarcales issues de l'Etat-nation: l'armée, le parti, l'autorité.

Certes, la révolution de l'intime, phénomène européen, mise en œuvre par la psychanalyse, phénomène urbain par excellence, se veut très éloignée de l'idéal du bonheur collectif voulu par les philosophes des Lumières et par leurs héritiers révolutionnaires. Et pourtant, Freud n'hésitait pas à faire du bonheur la réalisation d'un désir infantile et même «préhistorique», allant jusqu'à rêver d'une possible «pulsion de bonheur» : «L'amour sexué, disait-il, procure à l'être humain les plus fortes expériences vécues de satisfaction en lui fournissant à proprement parler le modèle de tout bonheur.» Et il n'était loin de penser que la civilisation devait procurer

au sujet, par delà toute culpabilité, une certaine matérialité sociale et psychique du bonheur, comme si le savoir sur la mort, qui caractérise l'être humain en l'arrachant à l'animalité, pouvait devenir une source de bonheur beaucoup plus forte que toute croyance en l'immortalité. Mais il soutenait aussi, comme Chateaubriand, que les humains ressemblaient à des enfants avides qui ne supportent pas le bonheur de leurs voisins.

Malgré son pessimisme qui lui fit penser, notamment à partir de 1920, que l'être humain est d'abord un meurtrier des autres et de lui-même, Freud était l'héritier des penseurs des Lumières : Lumières françaises et allemandes mêlées, Lumières sombres. Contre toutes les théologies de la chute et tout en conservant l'idée tragique de destin chère aux Anciens, il donnait la primauté au sentiment, à la nature, à l'intime à la sensibilité, à condition toutefois que fussent tout autant valorisées la volonté, la raison, l'intellect. En ce sens, il rejoignait, non seulement Kant et son idée d'arracher la paix à la nature guerrière, mais l'idéal des inventeurs de la liberté, fort bien défini par Jean Starobinski.

Au delà d'une conception de la liberté selon laquelle le moi n'est pas maître en sa demeure, Freud pensait que les nations modernes devaient jeter les fondements d'une société capable d'assurer le bonheur de ses citoyens. Et c'est bien pourquoi, en 1930 dans *Malaise dans la civilisation*, il réaffirma que seule l'accès à la civilisation peut mettre un frein à la pulsion de destruction inscrite au cœur de l'humanité. Au fond, il souscrivait sans le dire à cette prophétie d'Hölderlin : « C'est quand le danger est le plus grand que le salut est le plus proche. »

Contre Freud et contre les Lumières - fussent-elle sombres -, contre l'idéal proposé par Saint-Just, les adeptes de la réaction et du comportementalisme ont tenté d'affirmer, à la fin du XXème siècle, que les humains seraient plus heureux dans un monde dominé autant par la spéculation financière que par un hygiénisme normatif.

A la fin du XXème siècle, on affirmait volontiers que l'échec du communisme, né lui aussi en Europe (il y a une Europe de Marx comme une Europe de Freud), signifiait l'impossibilité pour l'homme d'accéder à l'égalité. On s'est ensuite aperçu que le capitalisme dans sa version la plus illimitée, la plus spéculative, favorisait la misère psychique et économique, au même titre d'ailleurs que les « Etats de non-droit » qui, par haine d'un Occident ayant certes commis des crimes, tournent en dérision la Déclaration des droits de l'homme afin de mieux persécuter leurs propres

citoyens. Ultralibéralisme sans limite et sans âme d'un côté, fanatisme religieux de l'autre : deux grands écueils au bonheur. Deux manières de ne pas l'aimer.

Et pourtant c'est bien cette même quête du bonheur qui est présente sans cesse à la une de tous les magazines. Mais cette volonté de bonheur n'est ni celle préconisée par Saint-Just, ni celle projetée par Kant ou Freud : elle est dominée par le rejet du surmoi. Autrement dit, dans toutes les entreprises contemporaines de quête du bonheur, il ne s'agit ni d'un idéal européen ni d'une révolution de l'intime mais toujours d'un projet thérapeutique lancé par des gourous de la sagesse, adeptes de la méditation, du repli sur soi, du silence, de l'évitement des conflits (source de démocratie). Autrement dit, pour accéder à ce bonheur thérapeutique, il suffirait de rectifier son comportement : « Pour être heureux osez être vous-même » . Le bonheur serait alors l'équivalent d'un psychotrope sans recours à la chimie : « sauvez votre peau, devenez narcissique ». Il y a là une hystérisation des identités sur laquelle je reviendrai.

### **3 - Guerre et révolution**

Je voudrais maintenant aborder la question des révolutions.

Dans la situation où nous sommes en Europe, tout se passe comme si l'aspiration à un idéal démocratique avait été supplantée par une volonté d'autocratie. Tout se passe comme si la liberté n'était plus désirable mais ennuyeuse. Tout se passe comme si la soumission lui était préférable, parce que susceptible d'apporter de la sécurité, comme le montre la montée des populismes, en Europe et hors d'Europe. En témoignent, d'une part, le succès d'un Vladimir Poutine en Russie, lequel prétend restaurer l'impérialisme tsariste sur les bases de la religion orthodoxe et, de l'autre, plus grave encore, le triomphe obtenu par Donald Trump aux Etats-Unis, lequel prétend incarner les aspirations des miséreux, c'est-à-dire le contraire de lui-même et qui est soutenu par certains intellectuels de l'ultragauche. Et ce populisme se développe également en Amérique latine sous d'autres formes avec un danger permanent de reconstitution d'un pouvoir dictatorial.

S'agissant de l'Europe, ce qui se passe est d'autant plus frappant que tout avait été fait sur ce continent pour abolir la guerre, selon le projet de Kant. L'Europe n'a pas connu de guerre sur son territoire depuis 1945, depuis plus de soixante-dix

ans. Enorme progrès quand on pense que depuis la fin du XVIIIème siècle, chaque génération a du affronter en Europe une guerre ou une révolution, dont la France a été le point de départ. De 1789 à 1914, ce fut une suite de turbulences : la Révolution puis la terreur, suivie des guerres impériales, puis de nouvelles révolutions - 1830 et 1848 – suivies d’une guerre franco-allemande puis d’une nouvelle insurrection populaire : la Commune. Il aura fallu près d’un siècle de batailles pour qu’enfin se réalise le rêve de 1792 : la fondation assez stable d’une république et la prise en compte effective de la *Déclaration des droits de l’homme et du citoyen*.

Enfin, le XXème siècle fut le plus meurtrier : fascisme, stalinisme et deux guerres mondiales. Après 1945, les guerres coloniales, qui pèsent tant aujourd’hui dans les mémoires des anciens belligérants, ne se sont pas déroulées en Europe qui a donc bannie la guerre de son territoire, sans pour autant réaliser son rêve : abolir la guerre.

#### **4 – Le pessimisme français**

Force est de constater que, dans ce contexte, la France est l’un des pays les plus pessimistes du monde, autant sur le plan individuel que collectif, alors que dans la réalité on y vit de façon beaucoup plus agréable que dans d’autres contrées du monde. On ne compte plus les livres consacrés au malheur français, au suicide français, au déclin français, à la noyade de l’Etat-nation ou de la famille patriarcale, à l’identité malheureuse, etc. Ce pessimisme est consécutif de ce qui est vécu comme la perte de l’influence française dans le monde, comme l’effacement de sa langue et l’affaiblissement de son universalisme.

En conséquence, il existe une rupture entre les élites qui méprisent le peuple, disant de lui qu’il est incapable de se moderniser, et les couches populaires en rupture avec les élites et avec la classe politique, auxquelles elles reprochent de s’accommoder fort bien de la globalisation, du nomadisme, de l’hédonisme, du multilinguisme, voire d’une sexualité débridée.

Aussi bien les élites sont-elles accusées d’adopter un « modèle américain » et une certaine forme de cosmopolitisme qui s’oppose aux anciennes souverainetés

nationales. Elles sont brocardées au prétexte qu'elles s'occuperaient beaucoup trop de l'évolution des mœurs – ce qu'on appelle le sociétal (émancipation des minorités, les homosexuels par exemple) - et pas assez des souffrances sociales du peuple. D'où une nostalgie de l'époque où la France semblait régner sur le monde à partir de son modèle républicain fondé sur un Etat fort et laïc, capable d'intégrer les minorités et structurant une nation souveraine.

Cette nostalgie se traduit dans des discours qui fustigent autant le libéralisme que le socialisme. Et du coup, on a vu réapparaître dans les médias une phraséologie qui n'avait plus cours depuis longtemps et qui s'est imposée en tant qu'idéologie dominante. En témoigne si nécessaire un tournant intellectuel contemporain qui se manifeste en France par la revalorisation des thèmes de la droite extrême, laquelle fait l'apologie d'un pouvoir autoritaire, voire parfois du régime de Vichy contre l'esprit de résistance, mais aussi la fascination pour les écrivains de la Collaboration mis sur le même plan que ceux de la résistance. Ce n'est pas un hasard que l'on prétende célébrer Céline, Rebatet ou Maurras au prétexte qu'ils seraient de grands écrivains.

## **5 -Hystérisation des identités**

Aussi bien assiste-t-on aujourd'hui en France à une hystérisation des identités : juive, musulmane, catholique, noire, blanche, etc. Et dans ce contexte, la double question du terrorisme et de la religion islamique (3,8 millions de Français sont musulmans, 8,4 millions si l'on parle « d'origine musulmane » ce qui inclut plutôt l'origine territoriale) joue un rôle central. Dans le pays de la laïcité et de l'universalisme, on parle désormais de communauté, de religion, de terreur, de nouvelles invasions barbares.

Pour comprendre cette situation sans pour autant céder ni à la nostalgie réactionnaire du « c'était mieux avant », ni à l'idée gauchiste que le combat contre l'islamisme serait du racisme, je pense qu'il faut revenir à l'échec planétaire du communisme, échec qui a joué un rôle décisif dans ce qui se passe en France, plus encore qu'en Europe. Le tournant s'est concrétisé en 1989 avec la chute du mur de

Berlin et la célébration, partout dans le monde, du bicentenaire de la révolution française.

Compte-tenu de cet effacement de l'ancien monde bipolaire, on a refusé de célébrer la révolution en bloc (de 1789 à 1794, selon le mot de Clemenceau). Et du coup, au lieu d'assumer ce qu'était sa dialectique à la fois positive et négative, avec ses ombres et ses lumières, les autorités et les médias ont valorisé uniquement deux années de la révolution - de 1789 à 1792 - comme s'il fallait éliminer de l'histoire les massacres, les violences insurrectionnelles et la Terreur pour s'en tenir à la glorification de ce qui aurait pu mener à une monarchie constitutionnelle. La Révolution française a été célébrée comme un équivalent de la chute du mur de Berlin et, du coup, elle a été amputée d'une partie de son histoire jugée inacceptable. On a identifié la Révolution française au goulag et à un régime politique qui n'avait plus rien de communiste.

Les débats d'idées se sont alors orientés vers une grande révision de l'histoire française et donc des révolutions qui se sont succédées après 1789, sans que l'on cherche à identifier leurs différences. Plusieurs historiens et essayistes expliquent désormais que toute révolution aboutit *inéluçtablement* à la terreur et à la dictature et que donc l'idée même de révolte est inutile, dès lors que le capitalisme libéral fait preuve de sa supériorité dans le monde. En témoigne ce fameux mot d'ordre : rien ne sert de se rebeller puisque le goulag est déjà dans Marx et que l'échec du communisme va de pair avec une prétendue « inutilité » de l'idée communiste.

D'où un doute sévère sur la totalité des rébellions possibles. Aujourd'hui, nous récoltons les fruits de ce travail de destruction. En effet, à partir du moment où, en quelque sorte, la Révolution française devient l'équivalent d'un totalitarisme criminel, la Révolution russe étant, elle, pire encore que le nazisme, alors on ne sait plus de quoi l'on parle. Tout cela s'est instauré tranquillement grâce à la puissance des médias en quête de simplification.

En outre, l'idée européenne est de plus en plus brocardée du fait que sa réalité politique est loin d'être acquise et que les peuples en rêvent sans la vouloir vraiment. L'Europe semble moins désirable parce qu'elle est dominée par le triomphalisme des marchés, c'est-à-dire du désordre mondial organisé. Mais, du coup, comme on l'a déjà dit, les peuples, regardés comme des « foules » par les

élites, se replient vers un nationalisme qui n'est plus lié à un contour territorial mais à un nationalisme « ethnique » (comme le souligne Ian Kershaw) lequel repose sur l'idée que l'Europe ne pourra plus assimiler à ses valeurs les migrants des anciens pays coloniaux n'appartenant pas à un héritage culturel chrétien. Or, ce nationalisme est porteur d'un potentiel guerrier. Car il ne faut jamais oublier que l'entrée dans une guerre semble toujours être, dans l'inconscient collectif des peuples, une réponse à un fantasme de déclin de la nation.